

Paul Louis de Giafféri

L'Histoire du Costume Féminin Français
Les Modes
sous Louis XV

Dé l'an 1715 a l'an 1774

"BERNABEU"








PATRIMOINE
INTERNATIONAL



DEPARTMENT OF THE
INTERIOR

PAUL LOUIS DE GIAFFERRI

L'HISTOIRE DU COSTUME FÉMININ FRANÇAIS

LES MODES SOUS LOUIS XV

1715-1774



Fête champêtre à la Watteau.

157

100
100
100

La Cour sous la Régence et Louis XV

47. - Robes

*Une personne à la cour assise à une fête chez qui
c'est de circonstance dans les allées, où elle blâme les épis,
Puisque les ministres et tout le plus de palais est de
soutiens, qui n'a de pain et de bœuf que ce qu'elle emprunte
d'un super léger qui n'est si que l'on ne perçoive dans le
même instant, mais on n'est ni sec, les femmes s'en
parent, comme elle est déglotté et rache de plaisir.*

Le BERTIER (1679.)

À l'aube du XVIII^e siècle nul règne ne fut plus neuf, plus dégagé que celui de la régence de Louis XV et nul titre ne fut mieux justifié que celui de "cour parlée" donné à la brillante assemblée des courtisanes d'alors.

Louis XIV vieillit, n'aimant plus ni les fêtes ni les atours, ni les parfums, la réaction se fit davantage sentir lorsque le Régent prit en main l'éducation du jeune Louis XV.

Lorsqu'on parle du XVIII^e siècle, période d'amour et d'élégance, c'est surtout à ce règne que l'on fait allusion puisqu'il s'écoula de 1715 à 1774. La Régence s'arrêta en 1723.

PANIERS. — Un peu avant la mort du vieux roi, en 1714, deux jeunes femmes anglaises qui n'étaient pas cependant de la plus haute aristocratie furent présentées à la Cour; elles y parurent avec de petits paniers si "provincie" et des coiffures si basses que, par esprit de contradiction peut-être, elles firent sensation et créèrent une véritable révolution dans les modes d'alors.

Louis XIV approuva fort leurs toilettes et dit avec une certaine amertume (car il s'était beaucoup élevé contre le luxe et l'encombrement des paniers) : "Ce que tous mes édits n'ont pu faire, deux petites femmes le réalisent."

Le diamètre devait être égal à la hauteur de la dame. Pendant les chaleurs, certaines couturières adroites eurent l'idée de bâtir des robes que l'on pouvait porter sans qu'elles touchassent le corps. Elles étaient sans ceinture et se tenaient suspendues aux épaules et au cou, formant ainsi, de dos, un pli unique descendant en une chute gracieuse jusqu'aux talons. Un peintre fameux, Watteau, sut le rendre avec tant de grâce qu'on lui donna son nom; cela s'appela le *pli à Watteau*.

Dependant les paniers n'acquiescent toute leur splendeur qu'en 1726.

La robe très plissée succéda aux robes sans pli. Les tissus étaient généralement unis ou à petits bouquets de fleurs.

Dans les cérémonies, les femmes se paraient de robes plus lourdes, faites de brocart ou de drap d'or et d'argent et toujours à fleurs de couleurs.

CORPS. — Durant la première année de la Régence les robes prirent un allure dégagé conforme aux manières de l'époque; moins de falbalas et de pretintailles. On abandonne les ornements en franges (comme en 1692), les crépines et les lambrèques, et toutes ces lourdes garnitures du règne précédent.

Les manches du costume restèrent plates, à larges parements. Les robes, ainsi faites, s'accordaient avec des paniers à entonnoir.

Elles remémoraient les robes à la Montespan, dites robes *ballantes* à cause de leur similitude avec les cloches.

FALBALAS. — Après 1760 les pans de la robe s'ouvrirent en rond et se prolongèrent dans le dos par une queue que l'on relevait sur le panier. Tout le jupon était mis à découvert et laissait voir deux ou trois rangs d'immenses falbalas dont il était garni.

JEUNES FILLES. — Les robes de jeunes filles n'étaient ni à paniers, ni volantes au dos; elles n'étaient pas ouvertes sur le devant. On les appelait des *fausses robes*.

Du reste, il y avait peu de robes de jeunes filles, car s'il faut en croire les Goncourt, la jeune fille recevait déjà son fiancé au parloir du couvent d'où elle sortait quelques jours seulement avant son mariage.

VOLANTES. — Il existait aussi des robes appelées robes *volantes*. Elles étaient caractérisées par l'absence de ceinture; la transition se trouvait ménagée entre la largeur disproportionnée du buste et des hanches. Ce vêtement se prêtait fort bien au balancement du panier. Ces robes s'appelaient à la *négligence*.

On ajusta le corsage seulement sur la poitrine, tandis que l'étoffe restait flottante dans le dos et sur les côtés.

NOIR. — Le corps et le bas de la robe avec laquelle une dame était présentée pour la première fois à la cour du roi ou à la reine, devait être de couleur noire; les garnitures, de dentelle ou de réseau. Le jour de la présentation passée, les étoffes de couleur pouvaient remplacer le noir.

Non seulement les femmes s'emmitouflaient dans des fourrures de bêtes, mais aussi elles possédaient une véritable ménagerie vivante : des bichons, des singes, etc.

Pour le reste, l'impudeur est à l'ordre du jour, la licence est effrénée; les modes s'en ressentent.

Le début de la Régence est caractérisé par les robes *ballantes* ou *ballantes*, pas de ceinture, l'étoffe tombe des épaules; plus tard on la rend habillée en ajustant le corsage sur la poitrine tout en laissant l'étoffe fortement dans le dos.

Période splendide d'extravagance vestimentaire et dont les portraits des grands peintres et graveurs de l'époque, tels que Boucher, Gille de Marteau, Taunay, Nicolas de Larmosin, Nicolas Lancret, les graveurs de mode tels que N. Gérard, Claude Gillot, Laurent Cars, Bernard Lepicier, Ch. Nicolas Cochin, Antoine Watteau, avec ses fêtes de village et ses assemblées galantes, J.-B. Simonnet qui grava les délicieuses peintures d'art de Baudouin, H. Feugnard dont les tableaux furent gravés par Robert de Launay, de Troy, les dessins de J.-B. Huet, Nattier, Rose Alba, La Tour, Bell, Rigaud, Van Loo, etc., nous ont laissé d'admirables souvenirs et ont immortalisé cette période de grâce et de bon goût!

48. - Manteaux

Nos jours nous ont hérités avec la reconnaissance de leur parenté celle de leurs habits, de leur ceinture et des autres ornements qu'ils ont même perdus leur vie.

Le BERTIER (1679.)

MANTE. — Au moment de la mort du roi Louis XIV en 1715, son arrière-petit-fils, Louis XV, venait d'avoir cinq ans. Comme, durant quelque temps, il fut vêtu d'un justaucorps violet, en signe de deuil, cette teinte influença le manteau des femmes pendant plus d'un an.

Un peu plus tard, un autre grand événement eut lieu à Paris vers mars 1721, qui devait indiquer la richesse des costumes : l'envoyé du Grand Turc Mehmet Effendi vint officiellement aux Tuileries présenter ses lettres patentes à Louis XV; et voici aussitôt les premières apparitions de *turqueries* en France.



DEPARTMENT OF THE INTERIOR
BUREAU OF LAND MANAGEMENT

U.S. GOVERNMENT PRINTING OFFICE: 1980

Les femmes, écrit-il, n'ont rien ajouté à leurs coiffures, et il serait difficile de diminuer quelque chose, car il ne resterait plus rien."

JAYET. — Petites coiffures de gaze, brodée, ornée de jayet blanc qui imite les perles (sans doute du jais); on met du jayet noir et blanc quand on est en deuil. Les *sigrettes* sont redoublées à la mode ainsi que les pointes de cheveux qui dégagent beaucoup le front.

On porte toujours des *rubans pointés* dans la coiffure avec des moulinets de cornettes ou des boutons de fleurs, le tout en très grande quantité mais souvent réunis et formant un tout très mélangé.

Les *barbes* des coiffes basses sont retroussées à quatre boucles abondantes; cette dernière manière conviait aux habits de cour et se porte avec des diamants. On les monie sur un petit bonnet qui paraît peu ou pas du tout avec une très petite dentelle ajoutée, qui est, pour l'ordinaire, faite en une petite dentelle blonde ou mignonnette; le fond du bonnet est de marly ou de gaze brodée.

CORNETTES. — Après 1663, la chevelure montait toujours, il y eut des cornettes ne consistant plus qu'en un fond très d'une garniture, le tout guère plus large que la main, et ressemblant plus à une cocarde qu'à une coiffure. Quelques chapeaux que l'on fit, rien ne pouvait aller sur ces hautes coiffures.

Le type, vers 1670, est la coiffure basse avec petits *bonnets* de dentelle; des *brides* s'envelopaient de chaque côté et le devant pointait en l'air sur le front.

50. - Corsages

Chez de certains pour un habit neuf, c'est presque un bon usage.

MABYTAU (1710)

ÉTRANGER. — Sous Louis XV, on ne cherchait pas à cacher l'opulente poitrine des femmes. La façon même de serrer le corset, de fendre le corsage, faisait ressortir tous les avantages de la femme.

Pourtant vers 1726 on reprit la mode des corsages *étranglés*, très ajustés. Le corsage du dessous, ou *corps* de toile, indifférent, par sa rigidité, un véritable supplice à la femme qui se serrait à outrance.

Mais comme ce procédé causait d'intolérables souffrances, on inventa les robes *volantes*, à façon de peignoir ample sur le côté, se fermant dans le dos sous des plis, qui permettaient de desserrer rapidement le corset en cas de péniotement.

Toutefois, même dans sa robe large et ample, la femme devait, pour le principe, paraître bien saignée.

Le décolleté en carré, dont on abusait beaucoup, laissait apercevoir des rondeurs imparfaitement voilées par un fichu de dentelle légère.

CORSETS. — Les élégantes s'avisèrent, pour s'amincir, de remplacer le *corps* de toile par un corsage baleiné dont l'étoffe serait pareille à celle de la robe. Manches et ornements étaient semblables à ceux de la jupe. Il y eut alors plusieurs sortes de corsets garnis.

Le *corset* pour les présentations à la cour, très riche, avec des *épaulettes* inclinées horizontalement, permettant le grand décolleté de rigueur. Ce corset se laçait devant ou derrière, suivant les garnitures.

Le *corset* pour la chasse et le cheval était une forme de corsage à *épaulettes* relevées et lacées comme l'autre. Presque tous les corsets ont encore des *épaulettes*, des basques entaillées laissant saillir les hanches.

En 1770, une brochure d'un nommé Bonnaud parut, intitulée: *De la reproduction de l'espèce humaine par l'usage des corps à balaines*, ouvrage dans lequel est démontré que c'est aller contre les lois de la nature, augmenter la dépopulation, etc. Cette brochure n'eut aucun succès auprès des élégantes.

CASQUINS. — S'il faut en croire Quicherat, on portait beaucoup de corsages à basques, ou ajustés, qui ressemblaient au justaucorps à brevet porté sous Louis XIV et d'où sortit plus tard le casquin et la *veste-tailleur*.

Ce genre de corsage se maintint longtemps dans le costume des femmes du peuple et, par intervalles, eut sa place dans la mise négligée des dames du grand monde.

Certaines lingères imaginèrent alors le *corset de basin* n'ayant qu'un bouton pour armature.

GARNITURES. — À défaut de la robe pour couvrir la poitrine, on eut avant 1760 des pièces de vêtement appelées *dessus de gorge*, tout unis; plus tard on fit mettre, par-dessus, d'autres devants et des garnitures appelées *écoblets de rubans*.

Avec cette mode rigée, vers 1770, celle des *compères*, c'est-à-dire de deux petits devants cousus sous les échancreures de la robe et qui s'assemblaient par des boutons.

C'est là la genèse des corsages boutonnés.

Un gros nœud à deux feuilles, posé en haut, remplaçait le bouquet de fleurs que l'on y posait auparavant.

CORAGE. — Certains corsages et manteaux étaient faits avec un *velours jagué*, d'autres avec un velours dit à la Chine et qui s'appelait *peau d'âne*, ressemblant par ses dessins à la peau de cet animal.

Les manches et les devants du corsage étaient faits en beau taffetas; en 1754, ils étaient quadrillés, rayés ou chinés et s'appelaient *taffetas à la guerre*.

En 1755, le taffetas se vend 3 livres 10 sols l'aune. Les rayés et quadrillés se vendaient 5 livres l'aune.

BOUTONS. — Vers 1729, le maréchal de Richelieu écrivait cependant que "l'on voyait quelques dames porter des corsets avec des boutons et des boutonnières comme une veste d'homme et qu'elles empruntent la chemise par rapport aux manches". Elles portent aussi des poignets et des manchettes qui descendent presque aussi bas que celles des hommes.

ANTIQUAIRES. — Lorsque l'on veut fixer une date exacte, il est bon d'étudier, sur un objet ancien, certaines particularités de la mode.

C'est pourquoi il est d'une utilité incontestable dans les antiquités: meubles, joyaux, peintures, parures, de connaître par leur menu détail l'époque d'un accessoire représentatif d'une époque précise puisqu'il nous apporte un changement de mode chez la femme d'alors.

COMPÈRES. — Les *compères*, s'assemblant par des boutons sur le devant de la robe, ne devaient-ils pas devenir plus tard ce que l'on appelle les *brassards*?

Suivant les Goncourt, il existait des corsages s'ouvrant sur un corps garni de rubans.

Au côté gauche, la femme porte un énorme bouquet, un *faucet de fleurs* qui monte au-dessus de l'épaule.

Des manchettes de point d'Angleterre ou d'Alençon aux trois rangs avançaient sur le bras et sur les *gants*; allant jusqu'au coude, ils étaient unis ou brodés.

Beaucoup de ces manchettes, légèrement en entonnoir, s'arrêtaient à la saignée du coude.

CHARRASSE. — Le corsage et la robe fermée tombe à larges plis; elle est chargée d'ornements, agrémentée de dessins de chenille; on la fait en *plumetis*, relevée de dessins de chenille.

Parfois la robe et son corsage sont faits d'une de ces étoffes de brocart et de pourpre d'or à motif unique rappelant la *cloire* du XVII^e siècle ou Soleil du Saint-Esprit, dont on ornait aussi les cuirasses et les corsets. Sur la jupe, des pivoines et des coquelicots à grosses fleurs; aux hanches, des torsades sont disposées sur un tissu de soie.

51. - Jupes

Quand une belle fille veut avoir raison, elle met la jupe qui lui vient le mieux, et elle a raison.

Abbé de Goussier (1748).

PANIERS. — Les paniers se portent jusque vers 1764, à la mort de la grande favorite de Louis XV.

Les bourgeois n'en portaient que pour se parer et les grands paniers furent réservés aux nobles dames pour les cérémonies. Nous avons vu que les paniers, au début du règne, avaient un diamètre équivalent à la hauteur de la personne.

Vers 1750, les paniers avaient six pieds de diamètre et l'ampleur de la jupe était de 10 aunes (une aune = 1 m. 18).

Après le panier souple et silencieux vint la *criarde*.

CHARRADE. — La *criarde* (*hawling skirt*) était très employée; c'était une sorte de jupe en taffetas gommé qui criait en marchant.



Le sultan, parmi les cadeaux superbes, envoyait une *pelisse* d'hermine, des pièces d'étoffes et des *livres*.

En récompense, le jeune Louis XV lui montra les bijoux de la couronne, entre autres le fameux diamant le "Régent", acheté 8 millions quelques temps auparavant.

Le velours était alors très en faveur. Il servait à faire des *mantilles*.

SOURCILS DE HANNETON. — Ces mantilles se portaient également en satin écarlate garnies de glands d'or; elles se garnissaient de rubans et de petites passementeries dites en "sourcils de hanneton".

Les petites mantes étaient ornées de deux volants et d'une colerette en volant également. La mante était souple et moulait le buste.

À part cela, les femmes, dans les grandes cérémonies, revêtaient le manteau royal ou de grand appareil pour les présentations à la cour. La palatine se portait toujours. C'est ce que l'on appelait au XIX^e siècle le *collier*. Fait de marbre alabâtre ou de *peint-gris* pour l'hiver, la palatine était une étole de blonde ou de ruban peint pour l'été; parfois même de chenille ou de taffetas découpé en forme de fleurs.

BAGNOLETTE. — Pour se garantir du vent, on se servait d'une sorte de coiffe datant de Louis XIV et que l'on appelait *bagnolette*. Elle était ajustée derrière la tête et débarrassée de la partie qui retombait sur la nuque.

L'ancienne *cape* prit le nom de *mansteler*. Les *bagnolettes* et *manstelers* servaient surtout l'hiver.

Pour l'été, une petite *écharpe*, genre mantille, était taillée en pointe comme un long *fichu*. Le manteau se portait pour se rendre en visite dans les divers salons d'alors. Trois de ces principaux salons se disputaient la faveur du public élégant : celui de Mme du Deffand, de Mme de Tencin et de Mme Geoffrin, car le XVIII^e siècle fut avant tout le siècle des salons ou l'on causait.

On appelait celui de Mme Geoffrin, un *salon d'Empire*. La rue Saint-Honoré était le quartier de ces salons.

Presque toutes les femmes d'alors portaient la *manle*, ajustement de tête, genre *capeline*, mais bientôt ce nom servit à désigner un pardessus d'hiver, une vaste pelisse fourrée qui se boutonnait du haut jusqu'en bas.

Dans l'après-midi, les femmes portaient aussi des *fichus* blancs en batiste ou en mousseline avec des garnitures plates ou des rangs de tuyaux.

COQUELICHON. — Ce n'est qu'après 1770 qu'on appliqua aux *fichus* un *coquelichon*. C'était un genre de capuchon comme celui que l'on portait avec les dominos pour couvrir la tête et le chapeau sans se découvrir. Ce coquelichon se tenait tout droit sur les épaules au moyen d'une garniture d'appâts en forme de cerceau; on les appela ainsi des *manle-à-crochet*.

Vers 1759, écrit le maréchal de Richelieu, les *bagnolettes* se portaient de moins en moins sauf en négligé; elles sont en *gaze*, en mousseline, pour l'été, et en satin, pour l'hiver.

La palatine de blonde (dentelle de soie) se portait avec des fleurs artificielles.

On garnit aussi de petites fleurs des sortes d'ajustements galants tels que *bonnets de corvette*, mantilles, etc. Les mantilles sont fort à la mode et magnifiques.

Le velours écarlate, le satin avec des broderies et des glands très riches en terminent les *pointes* que l'on noue par derrière.

Souvent ces mantilles sont fourrées de martre, d'autres d'hermine.

CARACÔ. — Le caracô décrit par les Goncourt est un vêtement coupé très long, puis fendu à l'ouverture des poches du jupon.

C'est un costume de promenade, que les femmes portent en tenant d'une main une haute canne d'ébène à pomme d'ivoire et en serrant sous l'autre bras un petit chien ou un toupet relevé par une faveur rose. C'est un *hibou* ou parfois un petit singe apprivoisé.

Vers 1750, succède, au caracô, la *polonoise* portée comme toilette du matin ou de campagne. On la garnit de rubans à la polonoise.

C'est une sorte de *robe-manteau* en dessous, retournée par derrière avec tantôt la queue épanouie, tantôt la croupe arrondie, mais toujours avec des ailes très étendues.

Ajoutées à cette toilette un chapeau en tambour de basque, un collier de gaze à garnitures frisées et le nœud sur le devant.

La palatine d'hiver est de *soie* à poches et à coqueluchon, décorée d'un grand volant et de *rubans* à petits boushousmes.

Vers 1750, lors des fiançailles sans lendemain du roi avec l'infante d'Espagne, beaucoup de courtisanes avaient adopté les modes espagnoles qui ne furent jamais entièrement oubliées à la cour de France. L'on vit alors revenir la *mantille*, non plus en dentelle noire et blanche, mais en velours, en satin et même en fourrure.

49. - Chapeaux

N... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coiffures changeant et les robes y jouent le moins et qu'elle en coûtait beaucoup, le prince est sans de mal.

LA BUREAU (1679).

COIFFES BASSES. — La coiffure sous Louis XV tenait davantage de place que le chapeau.

De plus en plus, la perruque se portait et les chapeaux étaient fort incommodes sur cet édifice instable. Sous la Régence, on porta de petits bonnets qui ne couvrent que la moitié du sommet de la tête. Sur le haut du front on se fait que deux petites boucles.

C'est la mode *basce*. Toutefois, ces coiffures basses ne sont pas dénuées de garniture. On commence à y mettre beaucoup de *rubans*, des *cornets* de mousseline, des *penons*; les femmes se coiffent en "dorvouce au désespoir", en "papillon", en "équivoque", à "la grecque".

Les poudres blanches, qui avait été abandonnée pour un temps, fut reprise pendant la Régence et les femmes en mettent à profusion sur leurs perruques et sur leurs cheveux.

Les peintures de Nattier nous produisent avec abondance des coiffes basses, ainsi que celles de Drouais.

CATOGAN. — Lorsque le catogan apparaît, il est mis à la mode par des princesses, filles du roi, qui relevaient leurs cheveux et les nouaient avec un ruban sur le cou pour suivre la chasse. La perruque était alors poudrée à blanc avec le petit catogan et les *mareaux*. Plus tard, sous le second Empire, le *catogan* reparait.

De 1750 à 1770, la coiffure est charmante; elle se développe en hauteur et en largeur, et cette progression s'étend jusqu'à la fin du siècle, pour atteindre son apogée sous Marie-Antoinette.

Vers 1750, les femmes doivent se tenir à genoux dans leur carrosse afin de ne pas compromettre l'édifice de leur chevelure. À l'église, elles se tenaient assises pour se reposer; elles ne sont pas sur des chaises, mais sur un énorme *pouf* qu'elles emportent avec elles et sur lequel elles s'assayaient à la mode turque, les jambes repliées.

Sur les coiffes basses, beaucoup d'aigrettes et des perles en plusieurs rangs, surmontant un *pouf* de plumes. Au pied, un motif qui rappelait beaucoup les *entasseurs* d'autrefois.

Ce genre de coiffure, durant le XVIII^e siècle, remplaça le chapeau fort rarement porté par les femmes en robes de cérémonie.

TRICORNE. — Cependant, deux genres de chapeaux existaient, mais se portaient aux grandes chasses ou aux réunions de plein air : le *faubère* et le *tricorné*. Le *faubère* était un peu dans le genre de ceux portés sous Louis XIII. À l'instar des hommes, les femmes portaient un charmant chapeau de feutre dur, fait généralement de *castor* véritable et appelé *tricorné*; il devint, on peut dire, le chapeau du règne. On le portait de couleur *grise* ou noire.

Mme de Pompadour, qui devait régner sur le cœur du roi pendant tant d'années, ajoutait à sa coiffure un léger chapeau dit à *la jacobine* et posé de côté; on en faisait beaucoup en paille pour l'été, de genre *capeline*; elle portait aussi le *birot*.

WATTEAU. — Bientôt les bonnets tombèrent en disgrâce; le seul utilisé fut alors la *corvette*, devenue coiffe à longue patte faite de réseau ou d'une gaze appelée *marly* ou bien de batiste.

Les dames le portent seulement à la chambre, les petites bourgeoises et les femmes du peuple ne le quittent jamais; l'on voit du reste dans nos campagnes beaucoup de vieilles porter ces coiffes du matin au soir.

Presque tous les échantillons de coiffures de cette époque se retrouvent dans les recueils laissés par le maréchal de Richelieu.

rent à la mode lorsque l'évêque de Reims publia, vers 1730, la vie de Marie Alacoque. Les teintes sont vert et rouge, les motifs représentent tantôt des poules et des poussins, tantôt des œufs. À la suite du nouveau jeu de la roulette qui "devrait faire la fortune des uns et la ruine des autres", on eut les rubans à la roulette, et comme à la même époque une chanson courait les rues dite "Mirliton ton taine", on eut alors un amalgame de rubans appelés à la roulette et au mirliton.

Vinrent ensuite les rubans sur l'allure ou appelés cousin cousine; leur raison d'être était une chanson qui courait Paris, et dont le refrain était: "Voilà mon cousin l'allure". Ils représentaient des petits personnages villageois supposés être cousins et cousines.

À la fin de l'année 1731, des rubans de deux ou trois couleurs parallèles prirent le nom de rubans boiteux. Ils étaient jaunes, marron brochés argent et picotés.

Les tons préférés étaient le jaune paille et le gris orné de fleurettes rococo, les tons hanneton, bleu nattier, et des rouges aux tons passés, sans oublier les verts forêt.

Les rubans jouaient un rôle considérable dans l'ornementation de la manche.

53. - Broderies

Les Broderies d'habillés et liés, en de moins aller se ont tellement la nouveauté, qu'elles croissent, en cela comme en tout, de siècle au siècle de manière.

J.-J. ROUSSEAU (1772).

BRUXELLES. — Avec les somptueuses étoffes brochées, le point à l'aiguille dit le point de France se portait beaucoup, ainsi que le point de Bruxelles, à la coiffe, aux manches, au corsage, etc. On en faisait toutefois une moins grande consommation que sous Louis XIV.

Les broderies étaient moins nombreuses parce que tous les tissus étaient à ramages et très chargés par eux-mêmes.

Or, il est un fait avéré: chaque fois que les tissus sont unis, la broderie apparaît; au contraire, quand les tissus sont chamarrés, la broderie subit une éclipse.

MALINES. — Les Malines légères que l'on emploie beaucoup ont leur dessin entouré d'un fil plat leur donnant de la consistance. Elles furent très en vogue sous Louis XV et pour différents usages.

Leurs dessins rocaille précèdent les guirlandes s'enlaçant en gracieuses valutes très ajourées et s'alliant fort bien avec des étoffes fines de gaze et mousseline, etc.

Ces laines de dentelle se fabriquaient à Anvers, Malines, Louvain, aux environs d'Arras, de Lille.

ALENÇON. — Pour les dentelles à l'aiguille, Alençon depuis 1675 était autorisé par ordonnance royale à fabriquer du point que Colbert avait mis en vogue.

"Il y a très longtemps que le point coupé se fait ici," écrivait le 7 septembre 1665 l'intendant Favier à Colbert.

Une autre dentelle que l'on portait alors était le *Chonilly*, plutôt noir que blanc. On employait pour sa fabrication une soie dite *grenache d'Alais* dont les fils sont retors. La lingerie d'élegante était faite de batiste transparente brodée avec des ors exquis. Le linge était devenu de grand luxe.

Le brodeur à la mode en avril 1737 s'appelait Boucher. Il nous a laissé des Mémoires intéressants, et des cahiers de dessins.

Les jeunes femmes d'alors, dit Lacroix, s'occupaient dans leurs salons à toutes sortes d'ouvrages; elles faisaient de la tapisserie, de la dentelle, et brodaient.

Les hommes eux-mêmes ne dédaignaient pas ces travaux et dans un salon reprenaient volontiers un ouvrage des mains d'une dame pour le continuer ou lui donner des conseils.

DENTELLE. — De toutes les dentelles, ce fut le point d'Alençon que l'on préférait: il était fait de fil de lin ou de coton, la solidité de l'ancien point consistait en épaisseur; il avait une grande ressemblance avec la guipure.

Il était très inspiré du point de Venise, mais ce qui fut vrai jusqu'en 1730 environ ne l'est plus à partir de cette date. Durant presque tout le règne de Louis XV on fit les plus beaux ouvrages de

point d'Alençon dont les réseaux étaient d'une finesse et d'une solidité remarquable. Ils étaient en vrai fil de lin.

Ce n'est que vers 1825 que l'on introduisit l'emploi du coton, mais la gloire de la fabrication alençonnaise résida surtout dans l'exécution des magnifiques dessins du temps de Louis XIV. Le point d'Alençon s'appelait également *velin*. Apparaissant la dentelle s'appelait *passement*, c'était le terme employé dans l'édit de 1660.

Dans le dictionnaire de Trévoux, édition de 1771, on trouve: *Passement*, se disait autrefois de la dentelle de fil qu'on mettait au collet, aux manchettes, aux chemises; aujourd'hui, on ne se sert plus que du mot "dentelle".

POINT. — À partir de 1656, pour la dentelle d'Alençon, on disait: point coupé, velin, ou point d'Alençon.

Le lilet brodé que les femmes portaient beaucoup s'appelait alors *chevilil*. Le point coupé n'était autre qu'un genre de guipure à l'aiguille et le point de boutonnière.

Le dessin se composait de figures géométriques reliées par des brides. Ce travail était exécuté sur de la toile, dont on coupait certaines parties lorsque l'ouvrage était terminé, afin d'obtenir des jours; c'est ce qui donna ce nom de *point coupé*.

Les étoffes des Indes avec de jolies broderies de soie naturelle étaient tissées à même l'étoffe, la broderie était de ce fait rendue inutile.

HANNETON. — Jusqu'en 1735 les dames faisaient abondamment usage de ces *corsets de hanneton* qui ressemblaient fort à nos passermenteries d'ameublement; elles les utilisaient comme parements dans des teintes lie de vin, rose ou noir et jaune or.

Ces corsets de hanneton servaient à garnir les *devants* et les *manches*, à couvrir les palatines, et en hiver 1734 à garnir le tour des manilles.

Cette mode était subitement apparue importée d'Espagne par les dames accompagnant l'Infante, vers 1720; c'est aussi à cette époque que naquit le mantelet; cette mode reprit en 1745.

Un *ruban de dentelle* que les femmes portèrent depuis 1724 jusqu'à la moitié du règne, s'appelait le *ruban à la Monnoie*. Il était picoté, garni de sourcils de hanneton. Les femmes l'utilisaient dans leurs corsettes, et les colifours entières de ce genre coûtaient de 7 à 10 francs. Cette blonde de soie, de la façon dont elle était montée, ne pouvait pas se laver; aussi devait-on en changer tous les deux mois lorsqu'elle commençait à prendre une teinte rousse et défraîchie.

54. - Etoffes

L'ère d'or des belles étoffes, des habits les plus beaux étoffes, la broderie et les ornements y ajoutés eurent de la magnificence.

LA BOUTEYRE (1690)

MANUFACTURES. — Les premières manufactures d'étoffes datant du XV^e siècle, sous Louis XI, s'étaient fait croître et embellir durant les XVI^e et XVII^e siècles, et au XVIII^e elles étaient à leur apogée.

Des métiers plus perfectionnés, une habileté plus consommée avaient permis aux artisans de travailler les tissus de telles sortes qu'ils avaient quitté leur raideur et avaient acquis une souplesse remarquable.

Les teintures s'étaient multipliées; aux tons rudes des rouges vifs, des verts éclatants, avaient succédé des teintes adoucies. Les pastels de La Tour et de tant d'autres pastellistes n'avaient pas été étrangers à cette heureuse transformation.

FANTAISIES. — L'ère des tissus unis ou décorés de fleurs banales est close. Beaucoup de grands peintres dessinateurs ne dédaignent pas de s'occuper du chiffon et de créer des modèles de dessins pour tissus.

L'été, les femmes avaient recours, tout comme de nos jours, aux *voiles légers*, aux *catonades de l'Inde*, à ce fameux *basin*, à la *mousseline*, à la *gaze*.

Les seules garnitures qui rappelaient les ouvrages délicats que l'on met sur nos chapeaux modernes, consistaient en petits nœuds de chiorée, en guirlandes de feuillages et de fleurs dont les pétales étaient en ruban; la gaze, les découpures de taffetas en fournissaient tous les éléments.

Ce fut Mlle Margot, une des couturières d'alors, qui inventa cet accessoire afin de supprimer les inconfortables paniers d'osier.

CULBUTE. — Puis vinrent les genres de panier formant cloche et que l'on appelait les *culbutes*, ne laissant par leur nom aucune illusion sur la psychologie de cette époque de l'histoire; ce sont ces paniers que portèrent les femmes de Fragonard sur l'escarpollette.

Les paniers véritables furent d'abord confectionnés avec des cerceaux d'osier et de jonc.

ARMATURES. — Un grand nombre de *jupes-panier* (car avant tout, le panier était une jupe séparée, sur laquelle on mettait un corsage de même tissu) furent composées en outre de cerceaux de jonc, de balènes rattachées ensemble soit par des rubans, soit par du fillet.

Vers 1750, l'armature reçoit une application de toile écru de gros tafetas, ou même de drap de soie broché. Il en résulte une véritable jupe d'une seule pièce et qui tient lieu, pendant l'été, de toutes celles que l'on portait auparavant superposées.

En forme d'entonnoir, certaines de ces jupes produisent des paniers à gérandon; d'autres s'arrondissent par le haut pour devenir une coupole ovale prenant le nom de paniers à coule ou à accouche.

Les paniers à coupole sont à l'usage exclusif des grandes dames jusqu'au moment où la jeune couturière, Mlle Margot, trouva un autre moyen de livrer à bon marché des appareils "d'enfleur première" avec sa *criarde*.

JANENISTE. — Quelques personnes désapprouvèrent cette exagération. Peut-être voulurent-elles suivre les préceptes des prédicateurs janénistes; en tout cas, ces petits paniers furent plus courts.

Les jupons étaient doublés de crin et piqués. Ils n'allaient pas plus bas que les genoux. C'était presque une révolution: on les appela paniers janénistes; la jupe s'accourcit.

Sous ce règne on portait un double jupon; entre les deux se mettaient des poches faites comme deux sacs et assujetties sur un large ruban de fil. Ces sacs pendaient dans le vide. En troisième lieu venait le panier.

TABLIERS. — Parmi les accessoires charmants de la toilette féminine on peut placer le tablier que les jeunes filles et les femmes du monde portaient dans leur intérieur, mais sans bavoiets.

En parcourant les notes manuscrites du maréchal de Richelieu nous lisons: "Les dames ne quittent plus les paniers, elles les chérissent extrêmement et il n'y a pas jusqu'aux servantes qui ne sauraient aller au marché " sans panier ".

On les a portés de tafetas blanc ou couleur de rose. Les jeunes personnes portent aussi des robes de gaze de Marly, de mousseline brodée sur un tafetas dont la couleur paraît au travers.

Par dessus un tablier de vaisseaux d'or, d'argent ou de soie de diverses couleurs. Les dames en général ne portent pas de tablier vers 1754.

HABIT. — Vers 1740, avait paru l'habit à pans bouillonnés " propre à faire le panier " ; cela nous rappelle un peu les jaquettes à godets de ces dernières années.

Cet habit s'arrondit de balènes à la hauteur des reins. Pour faire bouillonner les pans on faisait cinq ou six ronds qui allaient en s'élargissant.

Vers 1740, on rembourrait ces pans avec du papier, du crin. Bientôt ces pans changent de place, on les dispose à droite, à gauche seulement et derrière. Une feute partage les pans.

Après 1754, l'armature de cerceaux reçoit une application de toile écru. Quelquefois même dans les robes très riches de cérémonie une toile de soie brochée tient lieu de jupe. On voit aussi les trois jupes superposées subsister encore comme sous la Renaissance.

La *criarde*, ce panier en forme d'entonnoir renversé, n'en est que le premier développement.

Le panier à gérandon, à coupole, à coude, plus large par le haut et qui devait avoir cinq rangs de cerceaux, suit le mouvement. Il semble que ces paniers puissent se targuer d'une origine très

lointaine, puisque nous lisons dans Horace la phrase " *ullo circumcincta* " (encointe fortifiée) ceci; pour préciser, un ajustement analogue au vertugadin du XVI^e siècle, aux jupes ballonnées du XVII^e, aux paniers du XVIII^e, aux crinolines du XIX^e.

52. — Manches

*Les Français avant de les voir ont les autres
poussés plus ou moins jusqu'à ce qu'ils aient
pu leur en voir. Les uns et les autres.*

MONTAIGNE.

Il est fort curieux de constater que, durant cette longue période d'élégance, les manches ont relativement peu varié; toutefois, on peut en donner trois synthèses:

1^o Elles sont presque toutes courtes et s'arrêtent au coude; la forme est *sabot* ou entonnoir. Une jupe jusqu'au coude, deux ou trois volants de dentelle la terminent heureusement.

2^o L'autre type de manche laisse l'épaule toujours aussi plate; elle est davantage bouillonnée et légèrement reserrée au coude. Une autre manche, en forme de *loupes*, est garnie de petits volants, serre le bras et s'arrête au coude.

3^o Vers la fin du règne, la manche redescend presque jusqu'au poignet comme de nos jours, et se termine par des volants de fine dentelle, ou de linon broché blanc.

Les bras sortaient des manches à sabot dans un délicieux feuillage de dentelle à l'aiguille dont les points d'Alençon, d'Argentan étaient les garnitures les plus usitées.

MANCHON. — Sous Louis XV, les femmes, en hiver, ne quittent guère les manchons; car les immenses appartements, les chaises à porteurs, les traléaux exigeaient une protection efficace contre la bise.

Elles s'enveloppaient de fourrures et parfumaient leurs manchons à l'ambre, au musc, au patchouli, au jassain, à la bergamote.

Les manchons étaient volumineux comme les bennets à poil; que portèrent les sapeurs de l'Empire.

PAGODES. — Le genre de manches que l'on appelait pagodes se portaient durant tout le règne. Parfois une manchette jouait le revers pour imiter celui du justaucorps. Ces manches étaient plates, ouvertes en entonnoir, avec un retroussis plus ou moins grand; l'avant-bras n'était pas nu mais couvert de mitaines longues, le plus souvent faites en tafetas.

Pour le déshabillé on portait des mitaines de *hoain*. Les manchettes étaient à trois rangs, composées de dentelles et de linon ou de batiste formant entoilage de la pièce.

L'entoilage était taillé plus long sous le coude qu'au dessus du bras et produisait ainsi des manchettes où l'on mettait des dentelles taillées en éventail.

RICHELIEU. — " Vers 1720, écrit le maréchal de Richelieu, la manche se porte plus longue et la pagode plus ample, en sorte que le bout de la manche en pagode, ainsi que la partie du bras et du coude, porte sur le panier; on la fait aujourd'hui fort large par le haut, alors que l'année passée elle n'était large que par le bas."

La manche est toujours serrée à l'épaule et au bras et forme poche au coude.

Si, par-dessus, les femmes portent un *ca-no*, il y a toujours un effet de retroussis à la manche qui est doublée alors d'une couleur claire ou garnie de dentelle.

Dans les habits d'honne, la manche pagode a fait un retroussis remontant au moins jusqu'au coude. On en voit encore un exemple de nos jours dans l'habit des sœurs d'église.

Lorsqu'elles faisaient leurs révérences au roi, les femmes pliaient les genoux, faisaient une inclination profonde en portant la main jusqu'à terre et balayaient le sol de leur manche pagode.

Jusqu'au coude la manche était toujours faite du même tissu que le corsage; il n'y a pas d'exemple, durant ce siècle, que la manche ait été séparée ou faite d'un autre tissu comme au moyen âge ou de nos jours.

RUBANS. — Vers 1750, la mode est aux rubans rayés, moirés dans un ton rouge; puis les livres d'alors, les chansons, les petits événements quotidiens donnent leur nom aux rubans, et c'est ainsi que nous avons les rubans à la coque. L'allégorie en est amusante. Ils devin-



d'hiver à faire manœuvrer la quenouille et le rouet. Les fils souvent irréguliers produisaient des toiles d'un aspect rugueux et peu flatteur, mais d'une telle résistance à l'usage qu'il n'était pas rare de trouver dans les armoires de nos aïeux des chemises, des draps dont le service remontait à plus d'un demi-siècle.

De nos jours les caprices incessants de la mode obligent malheureusement le fabricant à aller vite, et c'est à peine si les plus belles parures de lingerie durent une année.

56. - Chaussures

Après tout à l'égard d'une nouvelle mode, regardez le ciel, en soupir, ne se voit plus habillée.

LA BEUTER (1674).

CHARLES IX. — La chaussure ne semble pas s'être beaucoup modifiée depuis Charles IX, ou du moins une des formes dites de Charles IX semble toujours en vogue : c'est le petit soulier découvert, légèrement pointu et à hauts talons.

Ce qui varie, ce sont les matières employées : cuir, tissu, boucles, etc. Les *boucles* jouent un grand rôle dans l'histoire de la chaussure sous Louis XV. Les princesses et les femmes de la cour faisaient assaut d'élegance pour ces coûteux bijoux. Elles seules mettent de vrais diamants sur les boucles. La Dauphine Marie-Josèphe de Saxe porte des boucles estimées à 30 575 livres (1747).

BOUCLES. — Le grand ciseleur d'alors s'appelait Germain ; c'était lui qui, par son adresse, savait donner à ces joyaux d'argent des " facettes miraculeusement brillantes et lançant mille feux trompeurs ".

La forme du soulier évolue cependant ; elle devient cambrée, s'effile en pointe. Cette pointe devient si étroite qu'on se demande comment le pied peut s'y loger.

Mme de Pompadour préfère porter des souliers blancs, de peau ou de tissu, dont le talon est recouvert de peau. La pointe s'arrondit légèrement et remonte en l'air comme la chaussure des femmes turques ou des femmes du moyen âge, chaussées d'escoffignons.

BRODERIE. — La recherche de la mode s'étend plus loin encore, on brode les peaux de fleurs que l'on stème gracieusement de bouquets aux nuances vives.

La boucle demeure inaltérablement attachée à cette pièce du costume.

BAS. — Vers 1725 un mémoire nous apprend que les maîtres marchands fabricants et manufacturiers de bas demandaient la désunion de leur communauté d'avec celle des bonnetiers.

Déjà, vers la fin du XVII^e siècle, les bas, ainsi que les baguettes, étaient brodés, sur le pied et à la couture, de fil d'argent et d'or, mais leur fabrication était rudimentaire.

Sous Louis XV, le luxe des bas fut plus grand ; la trainte uniforme était le bas blanc avec le soulier blanc, ce qui était toujours joli parce que très frais.

Les femmes les plus élégantes possédaient six douzaines de bas de laine, coton et soie.

Ces bas étaient ajourés, brodés ensuite à l'aiguille, et pouvaient atteindre parfois le prix de cent livres.

BLANC. — La mode des *bas blancs* à coins brodés prenait chaque jour davantage. Les broderies étaient de laine de couleur sur les bas de coton, d'or et d'argent sur les bas de soie.

Pour la chaussure blanche, la *pièce* de devant relevée, genre languette visible, dura jusqu'en 1730 ; elle se rabattait sur la boucle ; puis un beau jour on la supprima, et la boucle, dans laquelle étaient passées les deux grandes oreilles de cuir, parut richement décorée.

Dès 1720, la couture du pied fit place à une extrémité tantôt ronde, tantôt pointue.

TALON. — Les talons étaient de plus en plus élevés, ridicules et incommodes, et fichés jusque sous la cambrure du pied.

Ces talons étaient de bois pour les femmes et pour les hommes. Suivant le maréchal de Richelieu, on ne portait pas seulement le bas blanc avec des souliers blancs ; on portait aussi

des souliers de couleur claire avec des bas assortis, presque jamais de couleurs foncées, sauf des coudens bruns ou noirs s'alliant avec un taffetas de même ton. On en fit depuis qu'on appelle de *quart* ou d'*anglaise* dont la pointe était beaucoup moins pointue.

PIÈCE. — La *pièce* se porte longtemps renversée ; mais la boucle, qu'on porte ordinairement en diamant, n'est plus cachée. Elle apparaît au-dessus de la *pièce*, laquelle était passée à l'endroit des deux courroies ; cette mode a pris naissance au théâtre de l'Opéra.

Les femmes se chaussaient aussi de souliers mignons à talons de bois d'une hauteur de trois ou quatre pouces sous la cambrure du pied ; un grand nombre de talons étaient rouges.

Le règne de Louis XV avait donné un merveilleux essor à ces deux métiers de la toilette qui furent pour un temps considérés comme des métiers d'art véritables : la chaussure et la coiffure.

CORDONNIERS. — Le cordonnier pour femmes est devenu presque un artiste. Il fabrique des souliers souples et mignons, en cuir mordoré, en maroquin de couleur tranchante et surtout en étoffe d'or et d'argent, toujours à talons pointus exhaussés de trois à quatre pouces, qui faisaient de la chaussure une des pièces les plus raffinées de l'habillement. Le prix de ces souliers de grand luxe, fermés par des boucles d'or ou d'acier à facettes, égalait celui des bijoux.

Le roi des cordonniers était alors, à la fin du XVIII^e siècle, grâce à la protection de la comtesse du Barry, un Allemand nommé Effstein, à qui succéda d'un Français nommé Bourbon.

57. - Parures

Si les femmes veulent être belles à leur tour, et en plaines à elles-mêmes, elles peuvent, dans la manière de s'habiller, dans le choix des ajustements et de la parure, suivre leur goût et leur caprice.

LA BEUTER (1674).

BIJOUX. — Au corsage et autour du cou, les femmes portaient des pendoles, et des girandoles, des colliers de grenat, et, sur la tête, des *flours* et des papillons en pierrieres.

La joaillerie, au XVIII^e siècle, atteint une importance extrême. Outre les ornements du corsage, les femmes étaient surchargées de bijoux : broches, bagues, bracelets, etc. ; les hommes n'en portaient pas moins. L'emploi des pierres de couleur dans les bijoux de prix fut très répandu après 1738.

ACIER. — Les inventeurs de l'orfèvre *Straur*, fabricant de faux diamants, eurent pour effet d'éloigner les gens de goût de l'emploi excessif des brillants. C'est alors qu'un métal prit soudain une grande importance : ce fut l'acier, dont on fit des perles de toutes sortes : on les appelait *bijoux rustiques*.

On taillait l'acier en forme de diamants, à facettes, etc., puis on les rehaussait de peinture en émail.

SYMBOLES. — Les bijoux étaient avant tout des gages et des symboles d'amour, aussi étaient-ils représentatifs : deux cœurs traversés d'une flèche, l'ancien de l'Espérance, un cœur aux armes de Cupidon, deux rubans unis en rossette, etc.

MINIATURE. — Une manière habituelle aux gens de la société, c'était de faire monter un portrait ou paysage miniature en broche, en bracelet, en bague, mais surtout en tabatières ou pendentifs de toutes sortes.

Par moments, certains deuil royaux causaient, par leur étiquette, de profonds remuements dans la joaillerie.

On portait alors des pierres noires, genre " diamant d'Alençon ", puis des boucles d'argent, des bijoux de bronze.

Dès 1729, le maréchal de Richelieu écrivait : " On voit aux oreilles des pendoles, ou girandoles, ou boucles très variées. Dans les cheveux on place des diamants et autres pierres de couleur assorties montées en papillons, girandoles et autres formes agréables qui font un effet bien galant ".

BAGUES. — On porte aussi des bagues auxquelles on donnait le nom de *quadrille*, composées de quatre ou d'un plus grand nombre de diamants brillants qui à la moindre distance faisaient l'effet de grosses pierres de dallage. On en monte en parure, en rocher,



55. - Lingerie

Le grand art des *bonnettes* françaises est véritablement celui des femmes de cette nation qui se mettent mieux que les autres femmes de l'Europe.

VOLTAIRE (1756).

Un tissu très employé, c'est le *damas*, que l'on appelle de mille fleurs ou fleurs sans nombre; on en fait de toutes les couleurs, à grandes raies, à fleurons, à compartiments, des draps de Scipie à fond brun, avec des fleurs aurore.

HERBAGES. — Un jeune homme, Noël Destègue, garçon manufacturier venu à Versailles en 1729, faisait des étoffes appelées herbages qui eurent un gros succès.

La chaîne était en soie, la trame en coton. Les fleurs étaient d'argent ou de soie, cela ressemblait à du shantung.

La *moire*, que l'on utilisait beaucoup, valait 7 francs l'aune, le drap de feutre 7 francs. Presque toutes les étoffes de toile de lin étaient fabriquées au bague de Marseille par les forçats ainsi que les toiles de coton et les indiennes.

Presque tous ces renseignements proviennent de la précieuse collection du marchand de Richelieu.

DRAPS. — Comme de nos jours, les draps de Silésie sont à la mode. La première fabrique en est établie à Aix-la-Chapelle en 1725; ce drap ressemble un peu au *plou* ou au molleton, mais il est plus riche au toucher.

Vers 1726 on fait du *velours* à peluche dont le poil est très long, très épais, et à presque 1 centimètre $1/2$ de long; on dirait des franges de soie cousues très serrées les unes au-dessus des autres. Certains ressemblent à des pannes.

N'est-ce pas ce genre d'étoffe qui mit à la mode un fabricant parisien réputé pour les hautes fantaisies de ses tissages, et appelé "toison d'or".

D'autres velours sont à fond d'argent glacé avec des fleurs, de la chenille et de l'or.

VELOURS. — En janvier 1730 un nouveau *velours jaspé* fait son apparition. Ses coloris sont merveilleux et ses assemblages de ton, rouille et noir, rose et gris, gris et noir, imitent à s'y méprendre la peau de panthère. Ajoutez à tout cela tout un fouillis de délicats rubans formant des rayures, des écosais bordés de picots ou de festons, et vous n'aurez qu'une faible idée de l'ornementation des tissus d'alors.

D'autres rubans, à fond lamé, représentent des oiseaux. En 1730 on fabrique des draps qui ressemblent à du drap de billard. Il coûte, en rouge, 6 francs l'aune, et, en d'autres couleurs, 3, 5 à 10 francs.

Vers 1734 apparaissent les premiers *salins chinés*. Puis viennent de superbes *velours cirés*.

C'est aussi l'époque des *taffetas écossais*, aux délicates nuances dégradées.

Ensuite viennent encore des rubans, mais ceux-là à *file tirée*.

Il semble qu'au fur et à mesure que ce règne domine l'Europe de son faste et de son élégance ultra-royale, les tissus deviennent plus somptueux et les teintes adoucies plus adorables.

VELOURS. — Le velours joue un rôle prépondérant, soit pour les robes, soit pour les manteaux.

On en fait de merveilleux dont l'envers est une peluche de teinte opposée, rouge et tête de nègre, rubis et beige.

Des velours ont un *envers* en velours également et peuvent être utilisés à double face, le manteau d'une teinte, les revers d'une autre.

Ils sont coûteux pour l'époque, sans toutefois atteindre nos prix actuels; ils valaient 40 francs l'aune.

Pour le soir, le grand chic consistait à porter des étoffes qui ressemblent à des velours grenat brochés or et qui ne sont autres que des fonds de chenille lie de vin, sur lesquels se détachent de grosses fleurs d'or. Pour les manteaux du jour, on porte les draps de Silésie. Ils se reconnaissent à ces losanges marrons et s'appellent *perpetuane*.

PELUCHE. — Au revers des manches on porte du velours à peluche dans des tons bleu ciel, tandis que la seconde manche en dessous est frangée d'un revers de linon blanc brodé dans le genre des fonds de bonnet.

La grande Vogue est surtout aux étoffes brodées en France, à la manière des Indes, et qui sont une des gloires de la fabrication lyonnaise. Certains de ces étoffes sont à fond d'argent glacé, avec des fleurs mélangées d'or et de chenille.

LINON. — La lingerie féminine d'alors avait pris un bien plus grand développement que sous la Renaissance où les femmes ne possédaient que quelques douzaines de chemises.

Après ce règne on voit de la lingerie de fin linon, mais l'esprit des *artisans* ne semble pas encore à être porté vers cet accessoire si féminin.

Sous Louis XV, on ne trouve pas de trace du *gantalon* tel qu'on le conçoit aujourd'hui.

Ceci est compréhensible, car l'ampleur des paniers nécessitait davantage le port des caleçons ou de toute autre pièce plus importante.

CHEMISE. — En parcourant l'ouvrage des Goncourt dans la documentation semble être en défaut sur les origines des chemises, nous relevons cependant un passage assez précis: c'est que la chemise alors prend une tournure plus adoucieuse que durant les autres règnes, et, faite d'étoffe plus légère, elle est plus démodée.

Ce premier essai de mode ne doit-il pas nous entraîner lentement vers les adoucieuses chemises du Directoire, la chemise à la Jésus, à la Floricourt? Ces chemises sont doublées en rose et les femmes jouent à la nudité.

La lingerie de corps ne consiste donc pratiquement qu'en chemises. Ni le cache-corset, ni le pantalon de même tissu, ni le soutien-gorge, ni la combinaison, etc., ne semblent avoir existé à cette époque.

MOUCHOIRS. — Ensuite viennent les mouchoirs, qui sont de dimensions très exigües, et ornés de dentelles du plus haut prix.

Ils sont richement brodés d'or ou de soie de couleur, ils étaient d'avantage un objet de luxe qu'on était en complaisance mais sans jamais l'appliquer à sa destination usuelle.

FICHUS. — Parmi les choses de lingerie, le *fichu*, qui devait devenir célèbre à la fin du siècle avec Marie-Antoinette, est porté à la cour de Louis XV par Marie Leczinska; elle le portait sur la tête, les points venaient se nouer sous le menton. C'était plutôt une coiffure qu'un fichu.

Ensuite cette mode se répand, à l'instar des femmes des rives de la Méditerranée, qui coiffent toutes ce genre de fichu noir, de couleur, ou de dentelle; elles les laissent parfois retomber sur leurs épaules; c'est de ce geste que naquit plus tard une mode définitive.

Déjà vers la fin de la Régence, le luxe s'étalait partout, à mesure que les finances et les grandes industries étaient en souffrance et que le fameux système de Law entré en vigueur. Tout le commerce de la parure féminine, malgré cela, avait pris des proportions nouvelles, contrastant avec les embarras financiers d'alors, qui allaient grossissants, présages funestes de la Révolution de demain.

Les manufactures de papiers peints, étoffes de soie, fleurs artificielles, toiles, broderies, dentelles, lingerie, ne suffisaient plus aux commandes de la France et de l'étranger.

Paris était la ville où convergeaient les demandes de l'univers; le centre de ce commerce des "choses à la mode" était le Palais-Royal qui jusqu'en 1784 rassembla dans son périmètre restreint toutes les curiosités du commerce de luxe et du caprice de la mode féminine.

Quand Louis XV maria sa fille aînée avec l'enfant fils de Philippe V, la fourniture du linge forma le trousseau de la jeune mariée coûtant cent mille écus. On y relève: 72 chemises, 78 mouchoirs demi-hollandais, 48 en batiste, 6 corsets.

Jusqu'au XVIII^e siècle, la France produisait peu d'étoffes de coton. La toile de lin lui fut toujours préférée des Parisiennes.

En janvier 1738 Mme de Luynes, dame d'honneur, dépensa 300 000 francs pour renouveler le linge de Marie Leczinska.

Le nombre des maîtresses lingères était de 659 en 1725.

Durant le début du XVIII^e, jusqu'à la merveilleuse invention de Philippe de Girard, le lin et le chanvre étaient filés dans les villes et dans les campagnes par des ouvrières qui utilisaient les vieilles



1. La Dauphine, devant et bas de jupe hermine relevés de pierres de couleur. Sur la robe, motifs de fleurs, manches de dentelles.
2. Corsage bleu, en satin découpé en carré, bordé de castor, à basques, manches roulées au coude, et serrées jusqu'au poignet.
3. Robe de taffetas prune, très ample, large

- bande de fourrure sur le devant et aux manches.
4. Costume d'amazone, en drap vert sombre, boutons dorés, parements au col et aux manches, en velours noir. Jupe longue et ample, chapeau de feutre avec plume blanche.
5. Mme Du Barry, manteau bleu clair, borde

- de deux toises et vertes. Doublure du manteau carminée. Jupe rose vif.
6. Corsage de dentelle, décollé en carré, à points devant, manches de dentelles avec larges volants de dentelles.
7. Infante d'Espagne. Robe bleu nattier, à larges godets, corsage rouge et bleu, larges manches garnies de dentelle.

et l'on y mêle des pierres de couleur, qui sont extrêmement jolies, sans être d'un grand prix.

PERLES. — Les perles semblent redevenir à la mode, surtout sur les bracelets. Les montres, qui étaient fort grosses, soit pour les hommes, soit pour les femmes, deviennent plus petites; elles sont presque toujours "à répétition". Les dames en ont mais ne les placent que sous leurs robes. Elles portent, depuis quelque temps (1729), des nœuds de rubans en guise de bouquet d'une seule couleur en taffetas, fleurs et fleurs; cela ne les empêche pas de porter des bouquets de fleurs naturelles fort volumineux.

ÉVENTAILS. — "Les petits éventails, écrit le maréchal de Richelieu, ne sont plus à la mode. On les porte le double de l'année précédente et depuis bien des années les dames en portent hiver comme été."

IVOIRE. — Sous Louis XV, l'ivoire s'incruste d'écaïlle, de nacre, d'or, d'argent, il se sculpte; la nacre également; on la dore, on la peint en vert. Ces matières premières servent à toutes sortes d'usage, aux *peignes*, aux *éventails*, à la *broserie* et à toutes ces mille parures qui nécessitent la toilette d'une élégante.

ENLUMINÉS. — En 1760, les éventails deviennent formes (ils grandissent déjà depuis 1729) ils sont montés sur ivoire, doré au bord; le fond est surchargé de peintures. Les plus grands artistes d'alors ne dédaignent pas d'apporter leur talent à un si menu objet.

Lancrot, Watteau, Boucher, Fragonard illustrèrent les éventails des belles. Mme de Pompadour laisse son nom à une grande variété d'éventails de nacre et d'ivoire sculptés. Suivant le goût d'un auteur, elle semble incarner la mode, puisque la mode n'est autre que la durée des apparences.

Elle achète 75 livres un éventail de *Nankin*; les éventails d'Inde et de Chine qu'elle se procure, s'ils n'étaient pas aussi artistiques, étaient ingénuement construits.

Les Chinois se servaient d'une sorte de *plais d'or*, ce qui fit donner à cet éventail le nom de *plais* parce qu'il éblouissait, sous une peinture primitive, probablement grâce à des procédés de laque brillante.

CANNES. — D'après Lacroix, la toilette des femmes suivant la mode devait être complétée de divers objets et accessoires, non seulement de breloques, montres, boîtes, mais aussi d'éventails et cannes. Les femmes, à l'instar des grands seigneurs, s'approprièrent les longues cannes à pommeau d'or qui leur donnaient un grand maintien et beaucoup d'allure. Elles les tenaient par le milieu, pareilles à un suisse de grande maison.

Il y eut, vers 1755, un luxe inattendu de cannes en bois des îles, en écaïlle ou en ivoire; à la canne était joint l'éventail qui devenait indispensable en toute saison et servait de "contenance". Les plus riches et les plus simples étaient tantôt en bois parfumé, en ivoire, incrustés d'or et peints par de bons maîtres, ou accommodés suivant le goût chinois.

58. - Colifichets

Nez habillé sans corne aux chinos; plus sous les onguins, plus de nez flatté.

RIVAROL (1778).

OMBRELLE. — Dans cette cour galante, tous les accessoires féminins imaginables sont utilisés. L'attention des artisans se porte sur chacun d'eux; ils concentrent leurs réflexions, ils les finissent au possible et chaque accessoire atteint ce degré d'élégance et de perfection, qui de nos jours sert encore de modèle à nos créateurs d'aujourd'hui.

L'ombrelle, le gant, le sac, se marient à l'infini.

On cite une ombrelle ayant appartenu à Mme de Pompadour, qui est en soie bleue ornée d'applications de *mica*, sur laquelle sont peintes des chinoïseries. Cette ombrelle faisait partie de la collection de la baronne Gustave de Rothschild.

CHINOIS. — En principe, l'ombrelle, sous Louis XV, est *chinoise*, à long manche souvent laqué.

A côté de l'ombrelle se place le *parapluie* qui est bientôt d'un usage moins courant; en raison de son emploi, il est privé de garnitures. C'est vers la moitié du XVIII^e siècle que l'on commence à porter le parapluie de *taffetas*, devenu l'en-cas de nos jours.

Au moment des fameuses robes couleur marron, à la fin du XVIII^e siècle, le parapluie est souvent de couleur pure. Il semblait alors le complément indispensable de la tenue de ville. Il protégeait la tête et le corps contre les intempéries.

Le parapluie était issu du parasol oriental que les pages portaient derrière les femmes de qualité, dès le XVII^e siècle.

C'est seulement sous Louis XV que ce genre de *parasol* fut transformé au point de pouvoir être tenu à la main par les élégantes qui s'abritaient elles-mêmes.

Aux processions, les princesses de sang royal portaient elles-mêmes d'immenses ombrelles qui ne se fermaient jamais. Il leur fallait la permission du roi.

C'est sous ce régime que fut inventée une monture à coulisses qui s'abaissait sur la tige du manche; on ne devait l'appliquer qu'au parapluie définitif. Ceci le rendit pratique et assura son succès dans la clientèle féminine.

GANTS. — A la cour, en raison de ces manches centenaires s'arrêtant au coude, l'industrie du gant devait forcément prendre une grande extension.

Les artisans cherchent à garnir à profusion les gants.

Le *chevotin* de couleur claire, les *mitaines* de soie, se portent davantage. Les gants étaient en peau blanche, assez mal cousus, mais d'une bonne coupe.

Les femmes n'usent jamais leurs gants; à peine les quittent-elles qu'un amoureux se précipite dessus, s'en empare et les garde comme une relique, comme un gage d'amour, comme un confident discret!

TISSÉS. — Les bonnetiers fabriquaient alors des gants tissés que les femmes portaient autant que les gants de peau.

Il existait aussi des gants d'étoffe que coussaient des couturiers. Les merciers en vendent beaucoup. N'oublions pas qu'alors les merciers étaient les précurseurs de nos grands magasins de nouveautés d'aujourd'hui.

Bien entendu, les gants de peau étaient le triomphe des gantiers, et entre ces trois corporations : bonnetiers, merciers, gantiers, il y avait une lutte constante pour les privilèges.

"Les gants et les mitaines, écrit le maréchal de Richelieu, qu'on fait presque tous aujourd'hui de taffetas doublé d'une peau blanche tannée, sont de la couleur de la palatine, de l'habit du parlement ou du tablier; on ne porte guère des mitaines, mais des gants de fil de Colonge blanc; on en porte de soie blanche en hiver."

Tous les vieux gants d'antefoies, en peau de chien, en basane, en peau de cerf, sont loin aujourd'hui; la coupe devient plus gracieuse chaque jour. Parfois les gants retombent en un revers élégant sur la main, et sont souvent nœuds d'une rosette ou d'un ruban incarnant s'entrelaçant sur le revers.

FARDS ET PARFUMS. — Presque tous les parfums dominants de nos jours étaient en usage sous Louis XV, par réaction d'abord contre le régime précédent (Louis XIV détestant les parfums), par plaisir ensuite, par volupté aussi.

Le livre des parfums de E. Rimmel nous fournit une abondante documentation sur les essences subtiles d'alors. Le rouge et les mouches furent alors un véritable "habillement" du visage.

La face entière était *empoussiée*, rendant les personnes méconnaissables.

La mode était telle que, lorsque mourut Madame Henriette, fille de Louis XV, son corps fut transporté de Versailles à Paris dans un carrosse, le visage découvert et maquillé à l'excès.

"Elle était, écrit l'avocat Barbier, en manteau de lin, coiffée en négligé, avec du rouge. "Tel semble être le culte du rouge, poussé à un tel point qu'il fallait que les princesses en eussent pour descendre au tombeau."

SACS. — Malgré toutes nos recherches, il semble que les sacs, durant le XVIII^e siècle, furent peu en usage. Ceci se comprend fort bien, étant donné que les femmes portaient entre leurs jupes d'énormes sacs ballons (pouppotes) dans lesquels elles pouvaient enfouir tous ces mille riens qui justifient parfois le port d'un sac de voyage et dont aiment toujours à s'embarrasser les femmes d'hier et d'aujourd'hui.



1. Robe, d'après un travesti, Manche, avec châle écharpe, vert doublé rouge.
2. Dame noble, jupe jaune or, corsage à basque sur les hanches, bleu pastel, doublé or et bande or à la manche, col dentelle.
3. Costumes de petites filles, fichu de lingerie crissé sur la poitrine.
4. Robe de taffetas, avec manteau, volants et plis; éventail peint.

5. Robe d'intérieur bleu ciel, franges argent, broderie en bas de la jupe, corsage lace avec galon argent. Manche avec volant de dentelle.
6. Robe en satin imprimé de feuillages, pli Watteau dans le dos.
7. Palétoise de dentelle de Chantilly noir.
8. Robe avec manteau de drap fin, très simple avec pli Watteau dans le dos.

9. Dame de qualité (vers 1754), jupe de gaze jaune bouton d'or, devant du corsage satin blanc brodé de fleurs bleues, volant de dentelle aux manches.
10. 11. Robe battante décolletée en carré, d'une forme vague, très large en dessous des hanches.



PATHSCANTO
DOCUMENTAL



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Manteau de tulle à impressions, large revers brodé aux manches, et jabot de lingerie.
2. Casaque de lainage à godets sur les hanches. Sous-manche de lingerie.
3. Jaquette rouge avec broderies jaunes paille.
4. Costume en drap vert foncé, boutons noirs, ouvrant sur un gilet de drap vieux rose.

5. Redingote, col montant et fermé, entièrement boutonnée, formant jupe, larges revers.
6. Modèle de jaquette cintrée, boutons et boutonnières, mais ne s'attachant qu'à la taille. Havers avec galon, poches.
7. Casaque pour le matin, en petit tissu léger

8. Petit manteau avec gilet bleu, veste jaune. Large volant évasé aux manches. Col jabot en lingerie plissée.
9. Fafarine du soir, en velours mauve avec frange argent et col de fourrure.



1. Deux bérêts Watteau, en velours blanc et en velours bleu.
2. Bérêt en satin, rattrapé sur le sommet de la tête, par un ruban jaune vif, sur le satin paille. Petit chapeau boumât en feutre beige, bordé d'un galon et d'un gland osseux.
3. Grande dame en corsage de dentelle avec ruchés au col et aux manches. Coiffure d'ap-

- parat avec bijoux et fleurs et plumes dans les cheveux. Boucles de cheveux retombant dans le cou.
4. Bérêt de taffetas froncé avec ruchés et noué sur le dessus.
5. Mante en drap brun, boutonnée devant et col découpé, capuchon sur la tête.
6. Chapeau de dame noble en velours bleu avec

- ruban marron clair autour, noué sur le côté, et osseux devant.
7. Mantille de satin garnie de gaze.
8. Chapeau boumât très haut, garni d'une dentelle voilant la figure.
9. Coiffure en dormeuse et en papillon en ruban ruchés et froncés.



FRANCESCO
MONTI 1774

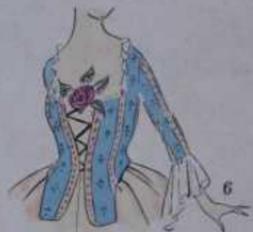


1. Chapeau de feutre noir, bordé de plumes défrisées rose viv.
2. Chapeau de paille ocre, couvu de longs points de fil noir.
3. Chapeau de feutre blanc, calotte violette.
4. Chapeau d'été bordé ondulé, garni d'une rose sous la passe et de bouquets de roses sur la calotte, ruban rose pâle entourant la calotte.
5. Chapeau à bords relevés garni d'un piquet de roses sur le côté et d'une grande plume le long de la calotte s'en allant en arrière.

6. Chapeau tricorne marqué, en velours noir garni d'un galon de passementerie brodé d'or, faisant le tour de la passe.
7. Chapeau de tissu bleu viv, garni tout autour d'un ruche de tulle plissé blanc, brides de ruban bleu, et chou de ruban sur le côté.
8. Chapeau en paille vert, avec brides passant sous le menton; passe se cassant et se relevant derrière.
9. Chapeau de paille pour la campagne, garni

- de ruban, et d'un ruban s'attachant par un nœud sous le menton.
10. Chapeau marqué en velours noir à bord blanc, garni d'un nœud blanc sur le devant et en haut de la passe.
11. Autre chapeau marqué, en velours bleu roy, garni d'un galon or et d'un nœud bleu sur le côté de la passe très relevé.
12. Chapeau de paille, larges bords, avec volant de tulle retombant sur les yeux, plume défrisée en piquet sur le devant, rose dégradé et roses avec feuillages.

MI



1. Corsage de jeune fille, rose pâle, avec guirlande de roses en bandolier.
2. Costume de paysanne galante, en taffetas bleu, volant de dentelle aux manches, lacé devant sur un fond blanc, basques découpées et brodées. Rubans bouillonnés.
3. Corsage de velours rose vil, dentelle bouillonnée au décolleté, échelle de ruban devant, volants de velours frisés aux manches, et dentelle retombant.

4. Corsage de satin ivoire, bordé d'un galon bleu s'ouvrant sur un devant de lingette de linon brodé et plissé.
5. M^{me} de Pompadour, en robe d'apparat, d'après un pastel de Latour.
6. Corsage de campagne en tissu à fleurettes imprimées, ruban de velours lacant le devant rose au décolleté, manches droites se terminant par un volant de linon.

7. Corsage de la duchesse de Paleri, en taffetas broché, resserré à la manche par un bracelet de pierrierie, au décolleté dentelle plissée de Chantilly.
8. Corsage de soie rose saumon, très décolleté, avec rucilé de dentelle tout autour. Volant à la manche et agrafe de rubis.
9. Corsage (1755), en taffetas jaune, devant satin blanc, fleurettes bleues brodées. Volant à la manche et queue de dentelle au cou.



INSTITUTO DE PATRIMONIO
CULTURAL Y ARTE

BOGOTÁ, COLOMBIA



1. Jupe droite, avec paniers rapportés sur les hanches, en drap marron.
2. Jupe d'une bourgeoise en tissu fond blanc, rayures en diagonales jaune rouge, très ample, basque du corsage revenant sur la jupe.
3. Jupe de linon blanc, avec volant de ruban plissé dans le bas, dessus une jupe de lainage blanc, bordée de roses et noué de ruban.

4. Robe en mousseline, à fleurs roses sous et mauve, sur fond bleu ciel, le drap se rattachant sur le devant de la jupe. Sous-jupe blanche avec volants plissés.
5. Robe de la Dauphine, disposition de perles et de sabochons multicolores sur fond blanc.
6. Jupe d'été en lingerie, volants de tulle plissé

- et dentelles, avec paniers de chaque côté, bordés d'un ruban de ruban.
7. Robe de satin rose, avec volant sur la sous-jupe, tailleur derrière avec noués de ruban mauve, petite bosque du corsage bordée d'un ruban.
8. Robe de taffetas ballonnés avec impression de fleurs multicolores.
9. Jupe en soie avec volants découpés bordés de franges, un volant est en soie imprimée.

IDD

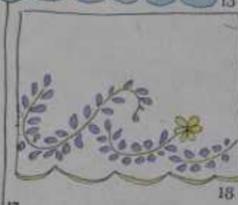
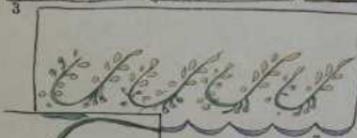
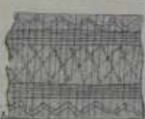
PAIX MUNDI
DOCUMENTAL



1. Manche écartée, avec ballon à l'épaule.
 2. Manche en drap, bordée de galon, ouverte sur une sous-manche de lingerie rattachée par un flot de ruban.
 3. Manche en velours bleu, ornée de castor, avec rubans fermant ballon au coude.

4. Manche de manteau en drap bleu foncé, large revers droit fil.
 5. Manteau broché rouge et blanc, larges revers aux manches, bordés bleu.
 6. Manche de manteau en drap, la manche de la robe s'échappe sur un volant de linon froncé.

7. Large manche de mante, en taffetas brun.
 8. Manchon de velours bordé de petit gris.
 9. Manche de satin bleu, s'ouvrant sur une manche bouffante de mousseline blanche empesée.



1. Ruban à l'allure, feuillages verts, personnages habillés de rose représentant le cousin et la cousine.

2. Tissue fond moiré vert, rayures bleues et jaunes, broderie verte, lamé argent, orange et violette.

3. Galon lamé argent.

4. Galon lamé argent.

5. Galon lamé or.

6. Galon lamé or.

À paru en 1790 et disparu en 1744, d'un mauvais usage.

7. Manchette de linon brodée, broderie anglaise.

8. Fond marron, broderie rose et verte, papillon bleu et rose.

9. Broderie sur fond satin blanc, broderie rouge dégradée à la rose, vert foncé et vert clair au feuillage, millet jaune bordé brigue.

10. Motif de manchette de linon brodée, bord festonné (1726).

11. Duchesse de Berry, corsage en tissu broché et broché de fleurs et garni de dentelles et pierrieres.

12. Taffetas broché, fond jaune, fleurs roses et violet, feuillage vert foncé.

13. Taffetas bleu ciel, broché et découpé avec bande de lamé argent au centre.

14. Galon de lamé argent.

15. Galon de lamé or et argent.

16. Galon de lamé argent.

17. Guirlande composée de chenille de soie et de papillon, rouge et jaune.

18. Motif de manchette brodée, états de mode en 1726.





1. Taffetas rayé, jaune, bleu et jaune, filet noir.
2. Taffetas rayé jaune et violet.
3. Taffetas fond noir, coloris bleu, orange et rose vert clair et foncé, vieux rose et rose pâle.
4. Ruban à l'écumoire, 1735, fond gris-bleu, broderie au passé blanche.
5. Taffetas rayé vieux rose et bleu roy.
6. Tissu broché feuilles vert et jaune.
7. Tissu satin blanc, coloris jaune et marron.

8. Autre ruban à l'écumoire fond mauve figures géométriques, vertes, bleues, jaunes, rouges, orange, filet argent.
9. Costume d'après un travail de l'époque, robe bleue, sous-jupe violet, manteau rouge, col bleu et galon or. Turban jaune et bleu.
10. Tissu vert et rouge, sur fond blanc.
11. Ruban à la Coque (1739), fond blanc, rayures roses, ronds rose soutenu.

12. Ruban « polonais » (1733), couronne or, lettres rouges et vertes, fond argent.
13. Ruban marron et bleu, point vert et marron.
14. Fond laqué or et rouge (1733).
15. Tissu violet sur fond blanc.
16. Tissu fond grenat foncé, motifs du rouge foncé au vieux rose, feuillage vert.
17. Etoffe française à la manière des Indes (1728), fondivoire fleurs mauve et marron.



II

2.7

1911 III

1



IPD

INSTRUMENTO
DOCUMENTAL



1. Chaussure de cuir pour la marche. Boucle en argent.

2. Mule en satin noir, broderies blanches sur fond noir.

3. Chaussure Régence, cuir rouge, talon Louis XV, motif brodé sur l'empeigne.

4. Chaussure de satin, lamé argent.

5. Bêret de satin bleu roy.

6. Chapeau noir, bordure yeux bleus, nœud vieux bleu.

7. Chapeau de jardinière, en paille, à larges bords, rubans verts.

8. Haute guêpe de tissu pour la chaise à porteurs.

9. Chaussure sabot, large talon, étoffe rayures fantaisie, le talon est noir.

10. Mule en velours vieux rouge, avec listes or.

11. Peignoir en satin blanc, doublé de rose, sous-jupe rose, garni tout autour de petites roses en rubans.

12. Gant de peau noir, dessins fleurs de lis blanc.

13. Robe à volants, jupe ballon, rüchtes de rubans à la jupe, sans manches, et ceinture de tissu se terminant en train.



INSTITUTO DE PATRIMONIO
CULTURAL



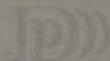
1. Chapeau en feutre garni d'un volant de taffetas, panache de plumes.
 2. Ombrelle de cuir de cordois.
 3. Corset à basques garni d'hermine au devant et aux manches.
 4. Montre garnie de brillants.
 5. Ombrelle fausse à fleurs roses et vertes, manche travaillé, en bois.

6. Sophie Arnould. Robe de taffetas blanc, rüches de taffetas rose formant médaillon, garnie de perles fines.
 7. éventail de plumes avec miroir.
 8. Peigne ciselé en argent.
 9. Ciel de montre ouvragé en or.
 10. Sac en taffetas, garni d'un ruban le tenant et d'une frange de perles croisées.

11. Aumônière en satin bleu se franchant à la fermeture par un ruban argent.
 12. Corset garni d'un jabot de ruban faisant des coques, larges manches, garnies de volant de dentelles.
 13. Robe de jeune fille pour le matin avec petit tablier de taffetas brodé. Corset simple sans garnitures, jupe très brodée.



DEPARTMENT OF
CULTURAL HERITAGE



DEPARTMENT OF THE
INTERIOR

WASHINGTON, D.C.


PARAMOUNT
DOCUMENTAL



L'HISTOIRE DU COSTUME FÉMININ FRANÇAIS

EN 10 ALBUMS
par PAUL-LOUIS DE GIAFFERRI

PREMIER ALBUM

Parures féminines au Moyen-Age (1037 à 1461)

DEUXIÈME ALBUM

Influence latine sous la Renaissance (1461-1574)

TROISIÈME ALBUM

Modes de Henri III à Louis XIII (1574-1643)

QUATRIÈME ALBUM

Etiquette somptuaire sous Louis XIV (1643-1715)

CINQUIÈME ALBUM

La Cour de la Régence et de Louis XV (1715-1774)

SIXIÈME ALBUM

Extravagance précieuse sous Louis XVI (1774-1789)

SEPTIÈME ALBUM

Néo-grecisme sous la Révolution (1792-1799)

HUITIÈME ALBUM

Tanagras du Consulat et Premier Empire (1799-1815)

NEUVIÈME ALBUM

Sobres atours de la Restauration (1815-1852)

DIXIÈME ALBUM

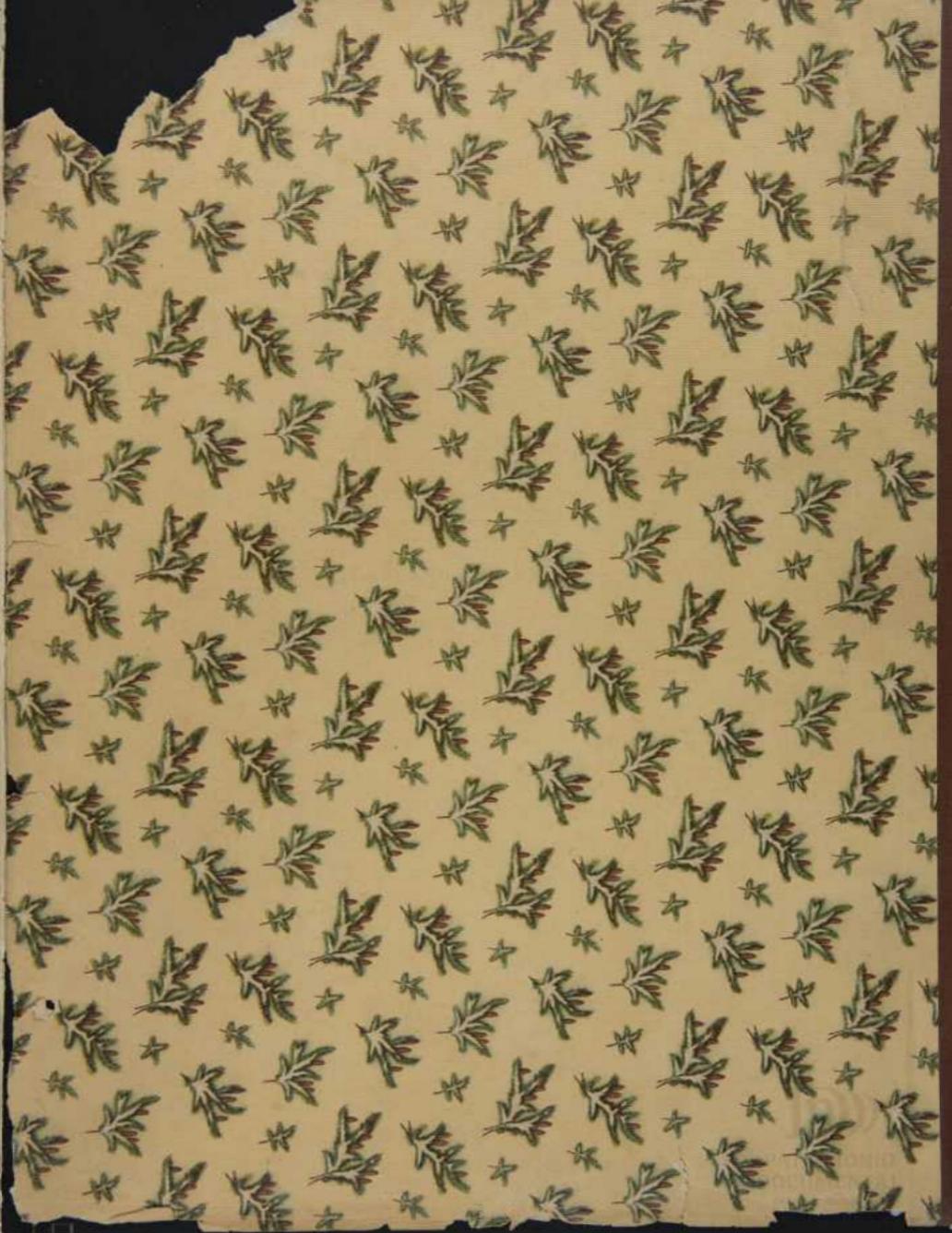
Grandes robes du Second Empire (1852-1870)

Prix de Souscription : 25 francs chaque album

----- 250 francs l'ouvrage complet -----

IMPRIMERIE GAFF
PARIS-VANVES (France)

Chaque Album
Prix ... 25 francs.





NATIONAL ARCHIVES
DOCUMENTAL



DEPARTMENT OF ANTHROPOLOGY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY